

# L'Escholier

Rédaction et administration :  
CASIER POSTAL 475

Téléphone : MAIN 7460

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

Rédigée en collaboration

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

Quatre pages : - - 5 sous

Abonnement : - 1.25 sous

## FRANCE AND THE FRENCH

### Un Plaidoyer pour le Bilinguisme

Il nous a été si souvent donné de voir défiler devant nous, au cours des dernières années, tant de figures de fanatiques francophobes qu'il est reposant de s'arrêter quelquefois devant le visage ami d'un Anglo-Saxon à l'esprit "broad-minded", comme ils disent. Cette figure amie que je voudrais présenter aux lecteurs de l'Escholier est celle de Monsieur Donald Downie, un jeune avocat de Vancouver, qui a présenté devant la Literary Society of Vancouver de cette ville, une défense franche et hardie du bilinguisme.

Le texte de cette conférence a été mis en brochure d'après le compte-rendu donné par le Vancouver Standard. Au moment où, de tous côtés, s'instruit avec plus ou moins d'équité le procès du bilinguisme, il est intéressant de lire cet écrit d'un Anglais bien pensant qui s'en fait le défenseur.

M. Downie estime — que dis-je — il chérit les Canadiens-français — les Canadiens britanniques de langue française, comme il les appelle (French-speaking British-Canadian) et il ne s'en cache pas. Il essaie sans broncher les quolibets qu'on lui décoche et il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il s'entend interpeller dans les bureaux d'avocats, dans les cabinets des juges, dans les mess d'officiers, partout où l'appellent ses affaires et ses relations sociales, par cette apostrophe gouailleuse : "Etes-vous toujours le champion de la race française ?" (p. 6)

\* \* \*

La brochure de M. Downie porte un titre prometteur : *France and the French or Bilingualism and its advantages*. Elle débute par un parallèle entre la race française, "race homogène et stable, supérieure à la race anglo-canadienne, hétérogène et nomade".

Lisez plutôt : "Un peuple (le peuple canadien-français) qui fut toujours pour nous (Canadiens supérieurs de langue anglaise) en dépit de toutes ses aimables qualités et de ses encore plus aimables défauts — à Pécole, au barreau, dans la politique ou les relations sociales, — plus étrangère et plus antipathique que ne le fut jamais le vieux Normand pour le Saxon, ou le Franc d'aujourd'hui et le Hun d'Allemagne. Une race qui, à la suite d'un long isolement du pays de ses aïeux, a pu être moins favorisée de la prospérité commerciale et de la fortune matérielle, mais qui est tout de même — je l'affirme — notre supérieure dans le

domaine des arts, de la formation personnelle, des bonnes manières et de l'éducation, de la musique, de la littérature, et même de la vie parlementaire. Elle est supérieure à toutes ces races hétérogènes et nomades qui peuplent maintenant notre continent — aussi supérieure dans tous les arts aux Suédois, aux Bulgares, aux Magyars, aux Bohémiens, aux Autrichiens, aux Polonais, aux Grecs, que ses ancêtres gallo-latins le furent aux autres races de l'Europe dans tout ce qui distingue l'homme sauvage du civilisé. Et l'on vient dire, sans songer combien cela manque de bon sens, que si nous permettons l'enseignement de leur langue, les autres immigrants en demanderont autant et que nous aurons un autre emp' d'Autriche. Non ! cent fois non ! (pp. 9-10)

Cette courte citation donnera une idée du ton général de l'ouvrage que le manque d'espace nous interdit de commenter plus longuement.

Une autre citation toutefois avant de finir.

C'est le portrait vivant et si finement tracé du type du paysan canadien-français. C'est à mettre à côté de cette caricature si souvent faite du "priest-ridden and ignorant Quebec".

Le Canadien-français forme peut-être le quart de la population de notre Canada. Et il n'y a pas dans tout ce grand Dominion, un être qui puisse facilement être gouverné, ni plus attaché à son foyer et à la loi de son pays, que lui, le plus vieux et le plus ancien membre de la famille canadienne. Dans les statistiques criminelles, ce n'est pas lui qui tient la tête de la liste.

Il demande peu de choses de son gouvernement, si ce n'est qu'on le laisse en paix. C'est un optimiste à l'intelligence alerte et l'imagination vive. Il a de l'initiative, de la confiance en lui-même, et une constitution physique des plus robustes qui lui a été transmises par des générations en contact constant avec la vie des frontières et celle des premiers temps. Ce sont ces mêmes qualités qui ont fait des paysans des rives de la Seine, de la Marne, de la Loire et du Rhône, les paysans les plus prospères du monde. Ces qualités abondent chez leurs vigoureux cousins de Bretagne, de Normandie et d'Anjou, et disséminés le long de la riche vallée du Saint-Laurent et dans les vallées environnantes et qui s'enfoncent jusqu'aux confins de la civilisation canadienne (pp. 15-16).

GEORGES COURIERES.

## POURSUIVEZ DONC !

Nous remercions M. Paquin du fond du coeur de l'aimable invitation qu'il a bien voulu nous faire, "en termes brefs mais émus", de nous enrégimenter sous un autre nom ou de cesser la publication de l'Escholier". Vraiment, nous aurions mauvaise grâce de ne pas nous empresser... de décliner l'invitation !

D'autre part, il serait désolant que M. Maillet soit privé de la joie de mettre en branle toute la machine judiciaire : juge, avocats, huissiers, greffiers, sténographes, crieurs, etc., pour nous faire rétracter la fameuse phrase : "M. Maillet abandonna ses amis à un moment où l'avenir de l'Escholier était gravement compromis."

C'est pourquoi je me fais un devoir de déclarer que je suis responsable de l'article, l'ayant moi-même composé et écrit... Si M. Maillet le désire, je m'empresserai de lui fournir trois ou quatre affidavits attestant que je suis bien l'auteur de la prétendue "menterie" et "diffamation".

Que Messieurs Maillet et Paquin prennent des procédures : l'occasion est vraiment trop belle pour eux de s'imposer à l'attention du public !

GUSTAVE CHAUVIN.

N. B. — J'espère que les lecteurs de notre journal ne me feront pas un trop grand tort de ne pas entamer une discussion sur les *latrines*, la *ouate*, etc., dont M. Maillet a eu la délicatesse de nous entretenir la semaine dernière.

G. C.

## LAVAL-McGILL

Lundi prochain, le 18 décembre, la Ligue de la Cité ouvrira sa saison de hockey. Cette organisation, qui a toujours remporté un beau succès, semble devoir jouir encore cette année de sa vogue du passé.

Le programme de lundi est très attrayant et comprend les trois parties suivantes :

À 8 heures, le National et le Shamrock entreront en scène, suivis, à 9 heures, des deux régiments, le Kitchener's Own et le 178<sup>e</sup> bataillon, qui se livreront une lutte homérique et auront un grand nombre de partisans. Enfin, le clou de la soirée sera la joute Laval-McGill. L'université anglaise aura cette année une équipe exceptionnellement forte, et les experts prédisent que le championnat se disputera entre eux et nous.

Allons donc comme par le passé encourager nos gars ! En foule donc à l'Arena lundi prochain.

## AVIS

L'Escholier cessera de paraître durant quelques semaines. C'est le temps des vacances à Laval. Le prochain numéro paraîtra au commencement de janvier.

## A une Inconnue

Toronto, décembre 1916.

L'impression que vous avez de Toronto est-elle bonne à la suite du dernier broissage que j'en ai fait ? *Chi lo sa ?* si ce n'est vous-même. Toujours est-il qu'après vous avoir dépeint le physique de cette chasse du puritanisme anglais, force m'est bien de causer un tantinet des reliques elles-mêmes.

L'âme anglo-canadienne, dont Toronto est certes le prototype, suinte en effet quelque chose de l'ossuaire pour qui lui gratte le moindrement l'épiderme.

Réellement belle dans ses quartiers bourgeois et magnifique dans ses habitations de parvenus, cette ville contient une drôle de population, difficile d'analyse au premier abord.

Les guides vous la vantent comme ville exclusivement anglaise, malgré ses milliers sur milliers de Juifs pouilleux, de fils du Levant, de produits empesés de la Céleste République, d'expatriés de l'Italie, de la Russie et de quasi tous les pays — sans parler de quelque deux mille Canadiens-français — qui tous contribuent à bigarrer le factice manteau d'exclusivisme dont s'enorgueillit tant la Ville-Reine.

Le paroissien — ou la paroissienne d'ici — diffèrent de l'habitant de Québec. Là-bas c'est la gaieté qui anime des lèvres rieuses et éclaire de jolis visages respirant la bonhomie et la santé ; ici des physionomies maigres et blêmes — pour la plupart ornées (?) de lèvres sèches et froides — surmontent le plus souvent des gringalets de corps. Il y a beaucoup de farouches beautés, impersonnelles ou hautaines, chez les eunes filles, et une foule de mignons minois, relevés par de chics vêtements ; car la Torontonienne s'habille mieux que la Montréalaise. Celle-ci est peut-être moins matérialiste, moins soucieuse d'extériorisation, semble-t-il.

Et c'est ce qui fait toute la différence d'avec Montréal. Chez vous la pétillante vie française s'en donne, car "d'une Française vous avez tous les atours" ; tandis que l'Anglo-Canadienne se ressent de la mentalité terre-à-terre et de la religion du confort qui caractérisent sa race.

Le visage est le miroir de l'âme, cela explique pourquoi les visages ici sont si peu rieurs ou même si peu agréables.

L'âme française s'adonne à une gaieté franche et expansive ; par contre le caractère anglais est froidement calculateur et renfermé — d'aucuns disent : hypocrite et sournois ! Et l'observateur qui scrute à loisir les traits des citadins montréalais et torontoniens est frappé du contraste.

Fait curieux aussi, les femmes et les jeunes filles à Toronto sont en très grand nombre atteintes du goitre, qui, grâce au décolletage exagéré, dépare un grand nombre de physionomies assez plaisantes par ailleurs. Cette épidémie semble toute particulière à la capitale ontarienne.

(Suite à la deuxième page)